

DÉS HORIZONS
INCERTAINS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Des horizons incertains / Claudine Rongione

Nom : Rongione, Claudine, 1970- , auteure

Rongione, Claudine, 1970- | Un parfum d'espoir

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Un parfum d'espoir

Identifiants : Canadiana 20230078591 | ISBN 9782898670336 (vol. 2)

Classification : LCC PS8635.O54 D47 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Jonathan Ly

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CLAUDINE RONGIONE

DÈS HORIZONS
INCERTAINS

★★ *Un parfum d'espoir*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Des horizons incertains

1. *À l'ombre de l'olivier*, 2024

Aime la vérité, mais pardonne l'erreur.

VOLTAIRE

Note de l'auteure

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes serait une pure coïncidence. Je souhaite tout de même préciser que je suis la fille d'un père italien et d'une mère québécoise francophone. Une partie de ma famille a immigré à Montréal, bien après la période où se déroule mon histoire, mais les nombreux défis et l'intégration dans une communauté demeurent tout de même un enjeu de taille, peu importe l'époque. Je voulais refléter cet aspect dans ce livre.

Les personnages gravitant autour de l'Asile Saint-Jean-de-Dieu à Montréal sont fictifs. Aucun employé, religieuse ou patient de l'institution ne font partie de mon histoire. De nombreuses heures de recherches, de lectures et de visionnements d'archives m'ont permis de représenter, un tant soit peu, le quotidien des années 1920 à Montréal. Des éléments et des lieux historiques font partie de l'œuvre, mais sont présents pour enrichir l'histoire, ce qui en fait un roman d'époque.

Donc, nous retrouvons nos trois personnages attachants. Rosalie et Charles sont maintenant mariés et doivent apprendre à vivre ensemble à travers les défis qui se mettent sur leur route. Mais Mirko est de retour. Je vous souhaite une bonne lecture !

Prologue

Asile Saint-Jean-de-Dieu, Montréal, Canada, 3 octobre 1926

Charles Paradis avait passé le reste de l'après-midi dans le laboratoire pour revoir les résultats de ses travaux. Il avait certains questionnements et croyait avoir trouvé une piste logique. Peut-être y avait-il un lien à faire ?

— Charles, l'appela Jeanne, le sortant de sa torpeur.

— Qu'y a-t-il ?

— On m'a demandé de venir te chercher pour la séance du conseil, dit-elle doucement en replaçant d'une main agitée ses cheveux bruns.

Il redressa la tête, déposa ses lunettes sur la table et se frotta les yeux d'une main. Puis, il la dévisagea vaguement, perdu dans ses pensées.

— Charles...

— Oui, j'y vais, souffla-t-il.

Il se leva et passa à côté d'elle sans lui adresser un autre regard. Il ajusta sa cravate en marchant et enleva son sarrau blanc. Au bout d'un moment, il s'arrêta tout près de la porte close où se tiendrait la rencontre et décida de le remettre. *Cela fera plus sérieux*, se dit-il. En proie à un soubresaut de nervosité, la gorge nouée, il observa la poignée en se disant qu'il allait jouer sa carrière. Assurément, il perdrait son poste, mais s'il abattait correctement ses cartes, il conserverait peut-être sa licence médicale. *Mais j'ai perdu ma femme de toute façon*, pensa-t-il.

Il posa sa main sur la poignée, momentanément figé, puis il prit une grande inspiration, tentant de reprendre un peu le contrôle de ses émotions. Il fallait qu'il se montre inébranlable, qu'il soit fort. Avec un soupir à peine audible, il ouvrit la porte.

Au même moment, tous les membres du conseil d'administration se retournèrent vers lui alors qu'il avançait lentement dans la pièce, où l'atmosphère était froide et tendue. Les huit hommes s'alignaient de chaque côté de la table, et au bout, M^{gr} Boismenu le guettait avec un visage à la fois dur et difficile à interpréter. À cet instant, il n'aurait pas su dire de quel côté l'évêque pencherait. Puis, il fixa la seule femme présente, la mère supérieure. Et là, il comprit que la partie n'était pas gagnée. Il y avait tant d'animosité dans ses traits et tant de frustrations accumulées au cours des dernières années envers lui qu'il savait qu'elle pouvait à elle seule détruire sa carrière tout entière, celle qu'il avait construite, pas toujours avec la rigueur requise. D'un geste lent et hésitant, il referma la porte derrière lui.

1

*Vers la ville de Québec, 7 septembre 1924
Deux ans plus tôt...*

Rosalie et Charles roulaient en direction de Québec, sur la route trois, vers leur lune de miel. Rosalie devinait le paysage sombre qui défilait devant elle. Il faisait si noir que même les arbres étaient difficiles à entrevoir sous les phares de la voiture. Charles semblait concentré à conduire, mais lui lançait un coup d'œil à l'occasion, accompagné d'un sourire révélateur. Il avait insisté pour ce moyen de transport plutôt que le train, voulant tester sa voiture sur un long trajet. Plusieurs bidons à essence étaient entassés à l'arrière avec leurs bagages.

Rosalie déposa sa tête sur la vitre de la voiture qui roulait à une bonne vitesse. Ils semblaient seuls sur la voie. Elle tenta de voir l'heure sur la montre dorée que Charles lui avait offerte, mais n'y voyait rien. Elle soupira. *Il est sûrement minuit*, se dit-elle lorsqu'elle sentit la main de son époux sur sa cuisse.

Il incarnait tout ce qu'une femme pouvait souhaiter pour son avenir. Il était charmeur, prévenant, avait une bonne position dans la société et se montrait protecteur envers elle. Et l'amour dans tout cela ? Elle avait la nette impression qu'il était fou d'elle. Mais de son côté, elle ne sentait pas les ailes du papillon battre dans son ventre autant qu'elle les avait ressenties en présence de Mirko. Cela viendrait assurément, se rassura-t-elle.

Son mari conservait une main sur le volant et l'autre sur elle. Il poursuivit sa caresse vers son genou, puis retroussa sa jupe afin de s'aventurer plus loin, entre ses cuisses. Elle se sentit contrariée et serra les jambes en saisissant la main de son mari pour la diriger sur la banquette de cuir et l'immobiliser dans la sienne.

Délicatement, il entremêla ses doigts entre les siens et elle crut deviner une certaine lueur dans ses yeux.

— Es-tu heureuse, *bella*? demanda Charles.

— *Si*, j'ai le plus beau mari du monde, murmura-t-elle en étouffant un petit rire.

— Et moi, la plus belle femme, déclara-t-il avec fierté. Mais j'ai l'impression que quelque chose te tracasse.

— *No*, c'est juste que je repensais à la noce et je suis très déçue qu'il n'y ait eu personne de ma famille.

— Bah! Tu connais ton oncle. Il devait être bourré quelque part dans un hôtel et il aura oublié quel jour nous étions.

— Mais même ma sœur n'y était pas...

— Probablement qu'Irène l'aurait amenée si elle avait pu être présente.

— *Si*, tu as raison...

Elle scruta l'extérieur, sentant les émotions la gagner. Charles quitta impulsivement la route vers une sortie.

— Mais où vas-tu?

Il conduisit la voiture sur un petit chemin en bordure et arrêta le moteur. Il s'agissait d'une route de gravier comme en témoignait le bruit qu'avaient produit les pneus en freinant brusquement. La campagne semblait s'étendre devant eux. Il éteignit les phares qui les plongèrent dans la noirceur totale et se retourna vers Rosalie.

Il se rapprocha pour venir l'enlacer amoureusement.

— Pourquoi t'arrêtes-tu?

— Je voulais seulement te prendre dans mes bras quelques minutes. Tu m'as l'air soudainement si triste, chuchota-t-il à son oreille.

Elle ne répondit pas et le laissa presser ses lèvres tendrement sur son cou. Elle frissonna sous ses doigts qu'il laissa parcourir le long de sa gorge et qui disparurent dans son corsage pour saisir, d'une main plus ferme, un sein. Elle sursauta.

— Que fais-tu, Charles ?

— Je t'aime, mon épouse, marmonna-t-il tout en plaquant sa bouche sur la sienne dans un baiser insistant.

— Nous sommes au milieu de nulle part, réussit-elle à articuler contre ses lèvres.

— Laisse-moi faire, Rosalie, il fait nuit et il n'y a personne aux alentours. J'ai envie de toi, gémit-il en l'embrassant avec une fougue mal contrôlée. Je n'ai jamais osé te toucher de cette façon depuis qu'on se fréquente. Je peux, maintenant que nous sommes mari et femme...

Elle chercha son regard afin de voir s'il était sérieux ou pas. Constatant que son désir était palpable contre sa cuisse, elle réalisa qu'il allait la prendre dans cette voiture si elle ne réagissait pas. Elle décida de le repousser astucieusement pour commencer, mais il la rapprocha contre lui en passant un bras dans son dos. Avec son autre main, il souleva sa jupe et s'attaqua à ses sous-vêtements qu'il tentait d'enlever maladroitement.

— Charles, arrête ! Pas ici, pas comme cela !

Mais il ne l'écoutait plus. Mû par un désir explosif, il explora sa bouche avec fougue et introduisit sa langue en l'empêchant presque de respirer. Rosalie constata qu'elle allait s'unir à son mari pour la première fois. Elle repensa à son flacon rempli de *ketchup* qu'elle avait glissé dans son sac à main, une suggestion de son amie Marguerite pour éviter que Charles se doute qu'elle n'était plus vierge. *Il est trop tard*, songea-t-elle.

Malgré l'étroitesse du lieu, Charles réussit à détacher son pantalon et, après l'avoir allongée sur la banquette, lui murmura des mots doux et l'assura qu'il ferait tout pour être tendre et ne pas lui faire mal. Mais elle ne l'entendait plus, comme si son esprit se refusait à vivre ce moment avec lui. Dans un ultime moyen de

reprendre ses esprits, elle lâcha un long soupir, puis encadra la tête de Charles avec ses mains en l'approchant d'elle pour le fixer dans les yeux. Elle y lut une douceur qui l'apaisa. Il avait ce sourire qui l'envoûtait dans certains moments et qui lui rappelait comment il pouvait l'aimer, l'admirer. Elle ne pouvait se refuser à lui, se dit-elle. Comment le pourrait-elle ? Ils étaient maintenant mariés, pour le meilleur et pour le pire.

— On devrait attendre d'être à l'hôtel... tu ne crois pas ? osa-t-elle demander sur le bout des lèvres.

— C'est si loin. Je te désire depuis si longtemps.

Tout en la fixant, il s'installa entre ses cuisses et lui saisit les hanches pour se presser contre elle langoureusement. Il baissa la tête pour regarder avec une lueur intense de désir leurs corps enlacés, prêts à s'unir. Elle lui releva le menton pour attirer son attention vers son visage.

— Rosalie, si tu me dis que tu ne veux pas me laisser t'aimer comme j'ai envie de le faire en ce moment, j'arrête, dit-il un peu sèchement.

— *No*, il ne s'agit pas de ça, bégaya-t-elle. C'est que je n'ai jamais...

— J'irai doucement, lui promit-il en appuyant un doigt sur ses lèvres pour lui imposer le silence.

Que pouvait-elle répondre, maintenant qu'il semblait si enclin à exprimer cette pulsion d'une façon plus câline ? Elle lui sourit timidement. Elle avait imaginé à plusieurs reprises durant leurs fiançailles comment se dérouleraient leurs ébats. Il avait su attiser son désir et ses baisers étaient toujours empreints de passion.

En l'observant furtivement, elle voyait maintenant cette expression qu'il affichait, si sérieuse. Dans les minutes suivantes, l'obscurité de l'habitable rendit impossible toute analyse. D'autant qu'il s'était dérobé à sa vision en embrassant sa gorge. Il s'agita avec un rythme de plus en plus frénétique. Ses caresses furent à la fois délicates et insatiables. Pendant les quelques instants que durèrent leurs ébats, Rosalie fixa un point sombre à travers le pare-brise.

Elle n'arrivait pas à apprécier cette chaleur qu'elle ressentait dans tout son corps. Une légère douleur la saisit dans le bas du ventre lorsqu'il s'invita en elle, mais elle était différente de celle qu'elle avait ressentie avec Mirko. Ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé sa nuit de noces. Ce n'était pas cet inconfort gênant qui la rendait émotive, mais plutôt le fait qu'elle aurait souhaité que cette union puisse être à l'image romantique de son unique expérience sous l'olivier. Puis, Charles émit un gémissement contre son oreille et ralentit le rythme pour se dégager et retrouver sa place à ses côtés. Il reprit son souffle en appuyant sa tête sur le dossier, les paupières plombées.

Rosalie descendit les pans de sa jupe sur ses cuisses et se réinstalla tout près de la portière, le plus loin possible de lui. Elle appuya sa tête contre la vitre et ferma les yeux à son tour.

Après quelques instants, elle sentit sa main lui caresser la joue. Elle plongea son regard affligé dans le sien, qui semblait maintenant repentant.

— Je suis désolé, Rosalie, murmura-t-il. J'aurais préféré que notre première fois soit...

— Autrement, continua Rosalie avec une pointe d'amertume dans la voix.

— J'en avais tellement envie...

Il avait un goût amer dans la gorge, mais déposa un petit baiser sur ses lèvres. Il tenta un sourire navré.

— Je te promets de me racheter. Je vais t'offrir une lune de miel dont tu te souviendras toute ta vie, s'exclama-t-il en réajustant son pantalon et en reprenant le volant.

Tout est fait, se dit-elle. Ce souvenir sera maintenant ancré dans sa mémoire. Elle se rappela qu'elle n'avait plus besoin de mettre en scène sa supercherie avec les draps souillés.

* * *

Rosalie était ébahie par la somptuosité du Château Frontenac de Québec. Charles avait réservé une suite nuptiale à l'hôtel et ils passèrent les deux journées suivantes à faire l'amour, à manger et

à dormir. Elle voyait la ville à travers la fenêtre de leur chambre, mais se promit d'aller visiter certains lieux lorsque Charles irait à sa conférence. Il avait joint l'utile à l'agréable, en choisissant la ville de Québec, car il y avait plusieurs conférences qui y étaient données sur les nouvelles recommandations en matière asilaire. Charles avait tout mis en œuvre pour représenter l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, au nom de ses collègues.

— Rosalie, cria-t-il à partir du petit salon adjacent à la chambre. Viens prendre ton café pendant qu'il est encore chaud.

La pièce était à aire ouverte et accueillait une table avec deux chaises de bois avec accoudoir ainsi qu'un canapé à haut dossier au tissu épais et fleuri. Les draperies aux deux fenêtres offraient à l'endroit une ambiance feutrée, luxueuse et chaleureuse.

Charles buvait son café tout en lisant le journal lorsque la jeune femme entra dans la pièce en bâillant. Il était occupé à parcourir *L'Action catholique*, très différent du *Devoir* qu'il lisait quotidiennement à Montréal. Elle s'assit à côté de lui, prit la cafetière et se servit. Elle étendit de la confiture aux fraises sur ses rôties et en croqua une avec délice.

Charles cessa sa lecture en déposant le tabloïd et, entre deux gorgées, contempla sa femme. Elle était splendide dans le déshabillé qu'il lui avait offert avant le mariage. Elle se rendit compte qu'il l'examinait avec un sourire silencieux qui semblait s'amincir en une fine ligne. Instinctivement, elle tenta de replacer ses cheveux en bataille, en vain.

Il s'avança au-dessus de la table pour baiser ses lèvres tout en goûtant la confiture de fruits.

— Hum, elle semble bonne.

— On peut dire, mais pas autant que celle que ma mère faisait.

— Je te ferai goûter celle que les sœurs font à l'Asile. Beaucoup de fruits poussent sur les terres.

— Je ne pensais pas qu'il y avait des fruits et des légumes dans vos champs.

— Bien sûr! Des fraises, des groseilles, des gadelles, des framboises, et présentement les pommes sont très mûres. On met à contribution les femmes ayant le plus de facilité en cuisine et les hommes participent à la cueillette.

Rosalie lui tendit le pot de confiture.

— Cela me fait tout drôle de ne pas déjeuner avec des petits enfants autour de moi, avoua-t-elle d'un air lugubre.

— Si tu mets un peu de cœur à l'ouvrage, tu te retrouveras bientôt entourée de tes propres enfants, avança-t-il en éclatant d'un rire franc en voyant la grimace qu'elle lui faisait.

— Je veux dire qu'il faut juste que je m'habitue à vivre auprès d'un homme.

Brusquement, elle réfléchit à ce que sa vie aurait eu de différent en Italie, mariée à Mirko. Il est certain qu'elle n'aurait jamais connu le luxe de ce type d'hôtel pour leur voyage de noces. Comment aurait-il été le matin en se réveillant auprès d'elle? imagina-t-elle. Aurait-il été attentionné comme l'était Charles ou pressé, submergé par le travail de la ferme?

— J'avais compris, dit-il, en lui volant une part de sa rôtie. Dis-toi que moi aussi, je trouve cela étrange d'avoir une femme à mes côtés lorsque je prends mon petit déjeuner.

Il lui serra furtivement la main et l'observa avec un air satisfait. Il passa sa main libre dans ses cheveux châtain pour tenter de les replacer. Ils étaient encore humides, car il sortait à peine de la baignoire.

— À quelle heure est ta conférence?

— À dix heures. Ensuite, une autre à treize heures et j'ai une rencontre ce soir avec des collègues de l'Asile de Saint-Michel-Archange.

— Tu vas être en retard, ajouta-t-elle en fixant le cadran de sa montre.

— Je suis déjà habillé, énonça-t-il en tirant sur son bras pour l'inciter à s'approcher de lui. Allez, viens, ma belle épouse.

Elle le laissa faire et se retrouva assise sur ses genoux. Il la contempla et entreprit de lui caresser la cuisse à travers le fin tissu de soie. Elle lui déposa un bout de pain dans la bouche qu'il mâcha lentement, goûtant avec plaisir la confiture.

— Je te promets qu'après la dernière conférence de demain et le souper organisé par la suite en soirée, je serai tout entier à toi. On pourra alors visiter cette belle ville.

— Oh ! *Si!* s'exclama-t-elle avec une joie sincère. Mais en même temps, j'ai hâte de pouvoir commencer à m'installer chez toi.

— Non, c'est chez toi maintenant, précisa-t-il en l'embrassant.

Elle enlaça son cou avec ses bras et profita du moment pour savourer un peu plus ce tendre rapprochement avec son époux. Elle sentit un fourmillement dans le bas de son ventre qui lui indiquait que, malgré tout, Charles avait le tour de l'exciter. Elle se questionnait constamment sur la façon dont elle pourrait lui livrer son être véritable, car lors de leurs ébats, elle ne lui offrait que son corps.

Il avait fait en sorte qu'elle oublie l'épisode de la voiture, le soir de leurs noces. Le lendemain, il lui avait expliqué qu'il avait l'habitude de répondre à ses désirs, mais qu'il fallait maintenant penser autrement et s'était confondu en excuses multiples.

Charles descendit sa bouche dans le creux de la gorge de sa femme. Ce geste délicat chatouilla la jeune femme qui émit un petit rire contenu. Il effleura de ses lèvres un sein, toujours à travers le déshabillé. Sous le tissu, elle sentit sa peau brûler.

— Il me semble que je t'avais dit que tu ne le garderais pas longtemps lorsque je te l'ai offert, lui rappela-t-il avec un sourire équivoque.

Le souffle de plus en plus court, il continua d'explorer sa poitrine avec sa bouche. Rosalie gémit tout en creusant légèrement le bas du dos pour s'offrir un peu plus à ses baisers. Il releva la tête vers elle et ses yeux gris avaient des éclairs de braise qui accentuèrent le désir qu'elle commençait à éprouver.

— Je crois que je vais aller à la conférence de treize heures seulement, confirma-t-il en faisant glisser le déshabillé afin de dénuder ses épaules.

Puis, il s'empara de sa bouche comme si l'éternité était devant eux.

* * *

Rosalie entra dans le hall de l'hôtel avec ses paquets. Charles lui avait donné de l'argent et elle avait profité de la dernière journée des conférences pour aller faire les boutiques. Elle avait trouvé un joli foulard pour Marguerite et quelques vêtements pour Octave, Romano et Ivano, les enfants d'Irène, ainsi que pour sa petite sœur Anita. Elle était heureuse de pouvoir gâter ceux qu'elle aimait. Elle n'avait jamais eu l'occasion de faire des cadeaux. *Il s'agit maintenant de mon argent après tout*, se dit-elle. Enfin, elle aimait le croire.

Elle décida de se sustenter au restaurant de l'hôtel, s'installa donc à une petite table près du bar et commanda un sandwich et un verre de vin. En patientant, elle sortit du papier à lettres de son sac à main et commença la rédaction d'une lettre pour sa tante Fabiana. Elle en avait long à dire, notamment sur son nouveau statut de femme mariée.

Pendant un court instant, elle observa les alentours et, à part un couple attablé et quelques hommes isolés assis au bar, la grande salle semblait presque vide.

C'est alors qu'elle remarqua un individu d'un certain âge, appuyé au bar, qui la fixait en lui offrant un sourire éclatant. Elle lui en adressa un en retour, par politesse, mais comme encouragé par son geste, il s'approcha d'elle.

— Il me semble que j'ai vu vous, hier, avec des hommes du *congress*. Je me trompe ? s'enquit-il avec un fort accent anglais.

— *No*, vous avez raison. Mon mari participe aux conférences.

— Ah bon, je m'appelle Edward Kent, je suis avec la compagnie American Drug and Pills Limited.

Rosalie se présenta en lui serrant la main avec une certaine fermeté.

— Je peux asseoir ?

— *Si*, je viens de commander un repas.

— Alors je vais imiter vous. Après deux bières, il faut que je remplis mon *stomach* si je veux pas que ma tête tourne.

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas aux conférences ?

— Pas aujourd'hui. Je vais assister à la soirée de *closure* seulement. Ma compagnie va donner un bourse pour des investigations.

— Oh ! Mon mari travaille activement à ce genre de projet. Il fait des recherches médicales. Qui recevra le prix ?

— Saint-Jean-de-Dieu.

— Mais c'est justement l'Asile où il travaille.

— Ah bon ! Ton mari est Charles Paradis ?

Elle acquiesça fièrement.

— *Well that's funny!*¹ dit-il en anglais spontanément, puis se reprit. Il voulait présenter toi à moi ce soir.

— Eh bien, c'est fait, monsieur Kent.

— Ton mari est très *convincing*, tu sais. Je suis *impressed* de son projet sur la médicament.

— J'en suis bien heureuse pour lui. Il travaille énormément.

— *Yes*, il travaille fort pour ramasser l'argent nécessaire aussi. Avec le bourse, il va pouvoir continuer ses investigations.

Un serveur apporta le plat à Rosalie et prit note du changement de place d'Edward.

— Si je suis pas direct, commença-t-il, plutôt, pas discret, je veux dire... Qu'écris-tu ?

— Une lettre à ma tante en Italie.

— Ah ! Tu viens de là-bas ?

1. Traduction de l'anglais : Eh bien, c'est amusant !

Elle fit un geste de la tête en croquant dans son sandwich avec appétit.

— Alors, c'est ça, ton accent ?

— *Si!*

— Dis-moi... comment c'est, dans ton pays ? demanda-t-il en s'attaquant également à son sandwich qu'on venait de déposer devant lui.

Rosalie lui sourit entre deux bouchées. Elle adorait avoir la possibilité de parler de son pays d'origine, duquel elle s'ennuyait à certains moments. Juste le fait d'en évoquer les souvenirs comblait momentanément ce vide qu'elle ressentait, à l'occasion. Ils entamèrent alors une discussion enflammée sur les politiques de Mussolini et la révolte du peuple italien. C'est en soulignant les soulèvements et la violence encouragés par les dirigeants du pays qu'elle se sentit rassurée de vivre sur cette terre d'accueil qu'était le Canada de Mackenzie King, qui offrait qualité de vie et paix.

Et c'est ainsi que Rosalie ne réalisa pas le temps passé à discuter. Elle s'excusa auprès de lui, prétextant devoir aller se préparer pour la soirée. Elle avait aimé sa compagnie. Ils se serrèrent la main avec la certitude de se revoir le soir même.

* * *

Dans la grande salle de l'hôtel, Rosalie nota l'élégance des tables, bien dressées avec de la vaisselle de porcelaine et des fleurs fraîchement coupées qui aromatisaient ce décor enchanteur. Il devait y avoir une centaine de personnes à la soirée de clôture du congrès. Une scène à l'avant était montée avec un lutrin et un microphone. Rosalie suivit des yeux son mari qui serrait la main de plusieurs collaborateurs. Elle repéra rapidement Edward et lui fit un léger signe de la tête. Il vint lui offrir un baisemain.

— Tu es magnifique, madame Paradis.

Elle était vêtue avec classe d'une longue robe rouge, sertie de petites paillettes dans les mêmes tons, qui ornaient le décolleté.

Elle avait passé une fleur sur le côté de ses cheveux bien coiffés et le léger maquillage accentuait ses traits fins et rehaussait sa beauté méditerranéenne.

— *Grazie*, vous êtes très galant. Êtes-vous venu seul ?

— Oui, ma *wife* est restée aux *States*. Il n'y a pas beaucoup d'épouses ici.

Rosalie feignit de scruter les alentours et constata qu'effectivement il y en avait très peu qui accompagnaient leur mari.

— Et Charles, où il est ?

— Juste derrière vous.

Edward se retourna et vint serrer la main du psychiatre qui affichait un air soupçonneux.

— Vous vous connaissez ?

— On s'est rencontrés ici, à l'hôtel. Nous avons *lunché*. Quand j'ai su que c'était ton femme, nous avons parlé de toi et ta *business*.

— Ah bon !

— Elle est très charmante !

Charles émit un rictus. Rosalie l'étudia plus sérieusement et afficha un sourire embarrassé.

— Venez, Edward, j'ai à vous parler, seul à seul. Rosalie, je reviens tout de suite.

Ils s'éloignèrent en direction du bar. Charles s'empressa de commander deux whiskys et en offrit un à l'Américain, son regard assombri par des sourcils froncés.

— Mon épouse ne connaît pas mes ententes concernant mes recherches et je souhaite que cela reste ainsi, déclara-t-il d'un ton ferme.

— Oh ! Je comprends, mais, *don't worry*, j'ai pas discuté de tes *research*.

— D'accord, je te crois.

Un homme prit la parole en souhaitant la bienvenue à tous. Charles s'empressa de s'excuser auprès d'Edward et rejoignit Rosalie à leur table. Pendant un moment, elle le fixa d'un air dubitatif, tentant de déceler ce qui pouvait bien l'agacer, puis détourna son attention vers la scène.

La soirée fut longue, mais la jeune femme ressentit une grande fierté lorsque Charles fit un discours de remerciement pour la bourse accordée à l'Asile. Elle trouvait qu'il parlait avec aisance devant tous ces gens. Il fit une partie de son exposé en anglais, langue qu'il semblait bien maîtriser. Elle le trouvait élégant dans son *smoking* noir et il dégageait une certaine prestance. Ses pairs paraissaient l'écouter avec respect.

Il était tout près de minuit lorsqu'ils regagnèrent leur suite. Charles se servit un verre d'alcool au minibar et détacha son nœud papillon, tout en réfléchissant à la soirée. Il se dirigea ensuite vers la chambre. Rosalie était dans la salle de bain adjacente et se préparait pour la nuit.

— De quoi as-tu parlé avec Edward Kent ?

— De tout et de rien... et surtout de l'Italie.

Charles enleva son veston qu'il abandonna sur la chaise tout près de la fenêtre, puis entreprit de se déshabiller. Il s'installa au lit et se débarrassa de sa montre sur la table de chevet en attendant sa femme qui semblait prendre tout son temps avant de le rejoindre. En l'entendant chanter dans sa langue maternelle, il découvrit une voix magnifique. Finalement, elle apparut dans son déshabillé de soie, ferma la lumière de la salle de bain et se faufila entre les draps.

Charles passa son bras autour de ses épaules et Rosalie s'y lova paisiblement.

— Tu savais qu'Edward est marié ?

— *Si*, il me l'a dit.

— Et de quoi exactement t'entretenait-il ce soir lorsqu'il te faisait la belle façon ?

— Que veux-tu dire par *belle façon* ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Prévenant, un peu entreprenant, faire du charme, voilà ce que cela veut dire.

Elle leva la tête vers lui pour le dévisager longuement, tout en gardant le silence. Il avait le visage fermé et s'interrogea sur l'attitude surprise de la jeune femme.

— Pourquoi tant de questions, Charles? Serais-tu jaloux?

— Non, répondit-il, sur la défensive. Mais belle comme tu es, je peux comprendre les hommes qui souhaitent te faire la cour.

Il traça ses lèvres du bout des doigts pour ensuite l'embrasser tendrement en resserrant son étreinte. Au moins, il était certain qu'Edward n'avait pas révélé quoi que ce soit sur leurs ententes mutuelles, ce qui le soulageait un peu.

* * *

Charles cligna des yeux sur le plafond blanc, réalisant où ils se trouvaient. Il découvrit Rosalie la tête enfouie dans son oreiller, collée contre lui. Son bras était déposé sur son torse et elle avait placé sa jambe sur sa cuisse. Surpris, il se demanda si elle avait passé la nuit dans cette position.

C'était la première fois de sa vie qu'il s'éveillait avec une femme accrochée à lui, tout le contraire de Marie qui lui tournait continuellement le dos. Il s'avoua que cette sensation étrange lui plaisait. Il présumait que, peut-être, dans ses songes, elle se cramponnait à lui, mais il avait constaté que durant la journée, elle s'éloignait. Il la trouvait parfois si distante, plongée dans ses pensées. Il savait pertinemment qu'elle devait cacher de sombres secrets. *Qui n'en a pas?* se dit-il. Même lui ne pouvait pas tout lui révéler.

Il lui fit face, en tentant de ne pas l'éveiller, et faufila ses doigts dans ses cheveux bruns, aux légers reflets d'ombre et de lumière, afin de les caresser. Elle était si jolie, si désirable, et présentait une certaine fragilité. Elle avait une stature délicate, mais était à la fois si déterminée et si forte. Paradoxalement, elle avait l'étoffe d'un chef et la finesse d'une déesse.

En proie à une impulsion, il abaissa le drap jusqu'à ses hanches pour découvrir son corps nu contre le sien. Cette bouffée d'amour

qui le submergeait lui donna le goût de la connaître encore plus, de la découvrir. Elle bougea paisiblement. Il saisit sa hanche pour l'attirer un peu plus vers lui. Elle releva encore un peu sa jambe et fit pivoter sa tête sur l'oreiller.

De son autre main, il dégagea son front de ses cheveux et y déposa un fin baiser.

— Bon matin, mon amour, souffla-t-il près de son oreille.

Il vit ses lèvres s'étirer sur un sourire enchanteur, puis elle souleva les paupières.

— Tu as bien dormi ?

— *Si*, chuchota-t-elle.

Elle bâilla et s'étira en soulevant les bras vers le haut de sa tête, puis constatant qu'elle était nue, remonta le drap pour se couvrir. Ses joues rosirent. Charles eut un rire sonore et joyeux.

— On dirait que tu as honte.

— C'est que... je ne suis pas sûre qu'il est convenable de dormir ainsi, nue.

— Mais tu es ma femme ! s'exclama-t-il avec un air stupéfait.

Il se rapprocha d'elle astucieusement, passa son bras sous sa tête pour qu'elle puisse la nicher tout près de son visage. Il enleva à nouveau le drap, mais cette fois-ci en dégageant son corps complètement. Il abaissa son regard sur la jeune femme afin de la détailler, puis le remonta pour plonger en elle.

— Il pleut, nous ne pourrions pas visiter la ville.

Le léger sourire qui se dessinait sur ses lèvres contredisait la désolation du timbre de sa voix.

— Qu'allons-nous faire, alors ?

— Rien. C'est-à-dire, nous allons apprendre à mieux nous connaître.

Il l'embrassa avec chaleur. Elle effleura de sa main son dos et, timidement, poursuivit sa caresse pour s'arrêter sur une fesse ferme, mais rapidement, elle l'enleva pour venir la placer sur son torse légèrement velu.

— Tu es si timide, je trouve cela drôle et charmant, dit Charles!

— Je ne suis pas habituée, tout simplement. Et on ne m'a jamais appris comment rendre un homme heureux, avoua-t-elle d'une petite voix.

— Sois assurée que tu me combles déjà, *bella*, murmura-t-il.

L'expression de son visage était déroutante pour Rosalie. Autant parfois il pouvait être mystérieux, autant, comme en ce moment, il lui laissait voir son âme à travers ses yeux gris.

— Je ne pensais pas qu'on pouvait être aussi hanté par une femme, dévoila-t-il d'une voix rauque.

— Je suis loin d'être un fantôme, répondit-elle avec un rire joyeux.

— Tes épaules, précisa-t-il en les effleurant de ses lèvres.

Puis, avec un air sérieux, il continua son exploration en prononçant chaque partie du corps qui l'obsédait et qu'il baisa avec sensualité.

— La peau délicate de ton cou... Cette mince ligne creuse entre tes seins... Les courbes de ton ventre... Ta bouche...

— Arrête, Charles, le supplia-t-elle, le souffle court.

— Je suis complètement envoûté par toi, continua-t-il en quittant son visage pour susurrer à son oreille : je pense à toi tout le temps.

Enfin, langoureusement, il s'allongea sur elle, afin de pousser plus loin son initiation et tenter de percer un tant soit peu la façade qu'elle avait érigée entre eux, de façon volontaire ou pas.